

**Dimanche 8 octobre 2017**  
**17<sup>e</sup> dimanche après la Trinité**  
*Marc 9, 17-27*

La foi, c'est une confiance absolue en Dieu. Dans le cas dramatique de la maladie de cet enfant, la foi demandée serait une confiance absolue en le pouvoir de guérison de Jésus. Mais cette vue de la foi est tellement absolue, tellement élevée, qu'elle signifie en même temps l'aboutissement du désir le plus cher de ce père et le point le plus inaccessible de toute sa vie. Si proche et si loin à la fois ! Il ne lui reste qu'à crier cet appel paradoxal et pourtant si vrai : "Seigneur, je crois. Viens au secours de mon incrédulité."

Au moment où ce père et son enfant rencontrent Jésus, la notion de la foi a déjà une longue évolution derrière elle. L'Ancien Testament l'a développée, enracinée et affinée. Je cite deux exemples parmi les plus significatifs.

Le premier, c'est la foi d'Abraham. "Abraham eut foi dans le Seigneur, c'est pourquoi le Seigneur le considéra comme juste." (Genèse 15, 6) La foi, la confiance absolue en Dieu, place chacun des deux partenaires dans la vérité de ce qu'il est et de ce qu'il fait. Croire en Dieu, c'est le reconnaître comme Dieu souverain et véridique, et fonder sa vie sur ce que Dieu donne, demande et promet. Croire en Dieu, cela donne à une existence un enracinement, une solidité incomparables. Mais croire en Dieu peut aussi dépasser ce que nous sommes, ce que nous savons et ce que nous espérons. Ainsi,

Abraham se trouve entraîné dans la promesse d'une descendance nombreuse que Dieu lui fait, alors que, à un âge avancé, il n'a pas encore d'enfant du tout. Malgré la grande difficulté de cette promesse, Abraham mise toute sa vie sur elle, et il fait bien. Il est dans la vérité, il est "juste".

La foi a donc cette dimension de projection dans la confiance en Dieu, au nom d'une promesse qui contient la vérité de mon existence, même quand elle n'est pas encore visible. La foi nous rend donc parfois capables d'aller même à l'encontre du sens commun (Abraham – et Sarah - trop vieux pour espérer encore un enfant), à cause de notre confiance en Dieu.

Un autre exemple de cette résistance que la foi oppose à l'opinion courante, se trouve dans une prophétie du prophète Ésaïe. Celui-ci conseille à son roi, qui s'inquiète devant la menace d'une guerre de la part de ses voisins, de ne rien entreprendre ! Car, oracle du Seigneur, ce projet de guerre n'aboutira tout simplement pas. Le prophète demande au roi de croire en cette parole et de s'abstenir de toute activité militaire, en un mot : de ne rien faire. (Ésaïe 7, 1-9) C'est un énorme défi à tout chef politique et militaire qui se soucie de son prestige, que de reconnaître que la meilleure stratégie du moment peut être de ne rien faire. Pour Ésaïe, cela aurait été le témoignage de la confiance totale en Dieu, "si vous ne croyez pas, vous ne subsisterez pas", au lieu de faire confiance à ses propres moyens militaires. En fait, le roi ne pourra pas s'y résoudre. Il prendra des initiatives qui s'avèreront politiquement désastreuses. Ironie de l'histoire : la suite des événements prouvera que le prophète avait vu juste.

La foi, c'est faire confiance en Dieu et non pas en ses propres moyens.

Retournons maintenant au dialogue de Jésus avec le père de l'enfant malade. Quel est ici le rôle de la foi ?

La foi, ici, n'est pas une foi d'en haut, une certitude miraculeuse, une solution rapide apportée à un problème complexe, long et douloureux. Le dialogue de la foi se développe au moment où Jésus s'approche vraiment de l'enfant malade, et où il questionne le père sur l'évolution de la maladie. Le récit du père dévoile l'enfer du quotidien dans lequel ils vivent. Jésus, en écoutant patiemment tous les détails, prend part à cette vie et à cette histoire. Il ne se tient pas à distance. C'est en se tenant aux côtés de cette famille, et non pas au-dessus d'elle, en frère en humanité et non en faiseur de miracles, qu'il peut amener le père à la question cruciale de la foi. Et alors, le père arrive à ce qui fait le propre de la foi : à sa vérité personnelle. "Je crois, mais je ne peux pas croire. Aide-moi." Et ce sera le point de départ de la guérison de l'enfant.

Nous sommes un peu étonnés, car au début du récit, Jésus avait justement fustigé l'incrédulité de la foule et des disciples, qui n'avaient pas réussi à guérir le jeune malade. Maintenant, il accepte l'incrédulité (même mot dans le texte) du père. Pourquoi ?

L'incrédulité du père n'est pas niée, ou cachée, ou encore déguisée en assurance. Elle est avouée au plus profond de la vérité de la relation avec Jésus, et avec Dieu. En faisant cet aveu, ce père s'ouvre totalement à Dieu et, paradoxalement mais en vérité, se situe au cœur de la foi : là où Dieu croit pour nous, avec nous.

En même temps, ce père qui avoue sa faille, son imperfection, dit haut et fort devant son enfant qu'il ne maîtrise pas tout, qu'il n'a pas tout, et qu'il y a même dans sa vie un espace vide au cœur de la foi. Cet aveu peut constituer un appel en direction de l'enfant. Ce garçon n'a jamais pu confesser sa foi comme les autres petits juifs (le démon le rend muet). Vu sa maladie, lui en a-t-on laissé une place en attente ? On peut se le demander. Mais maintenant, tout expressément, son père lui signifie qu'il y a encore une place vide et qui l'attend. Là où le père ne peut pas croire, son garçon pourra peut-être s'y mettre. Une place l'attend, qui désigne un avenir possible.

Et c'est là que le miracle peut avoir lieu.

La foi n'était pas une foi d'en haut, mais d'en bas, née au creux de la souffrance et de la confiance, au moment où l'on abandonne tout moyen propre. Le miracle qu'opère Jésus n'est pas non plus un miracle d'en haut, mais bien plutôt d'en bas. Jésus est descendu avec ce père et cet enfant dans ce qu'ils vivent chaque jour. C'est du fond de son humanité qu'il puise maintenant l'autorité pour chasser le démon et, prenant l'enfant par la main, le ramène à la vie. Si le père s'est ouvert à Dieu d'une façon absolue, Jésus s'est ouvert à l'humanité d'une façon tout aussi absolue. Il le confirmera bientôt par sa mort sur la croix, annoncée peu de temps avant et après cette histoire.

Dans cette ouverture mutuelle se joue l'essentiel de la foi. La foi n'est pas une expression de puissance ni d'autosuffisance. Elle est l'abandon de la confiance qu'on avait en ses propres moyens, l'aveu du manque et l'ouverture totale à l'autre. C'est à ce moment-là qu'il y a

de la place 1) pour Dieu, 2) pour l'enfant. D'un objet de souci, il devient un sujet à part entière (à la fin, il se dresse, en personne autonome).

La foi, c'est essentiellement ce mouvement où l'on n'avance pas forcément, où l'on recule parfois, pour donner une place essentielle à l'autre, où l'on met à jour son manque pour que l'autre se sente appelé à le remplir. Et c'est ce moment-là qui permet, en dernier lieu, d'avancer pour de vrai.

C'est là le sens de la phrase de la fin que Jésus dira à ses disciples, en leur recommandant la prière. La vraie prière est cette ouverture à Dieu dans la foi, qui nous fait dire : "Je crois – viens en aide à ma difficulté de croire."

Bettina Cottin, pasteure à Strasbourg, St-Matthieu